

Jean-Gabriel Fredet



La guerre secrète des milliardaires de l'art

PINAULT, ARNAULT :
LES NOUVEAUX MÉDICIS ?

La Guerre secrète des milliardaires de l'art

Du même auteur

Requins, caniches et autres mystificateurs, Albin Michel, 2017.

Fabius. Les brûlures d'une ambition, Hachette Littérature, 2002.

Dans l'ombre de Le Pen, entretien avec Lorrain de Saint Affrique, Hachette Littérature, 1998.

Les Patrons face à la gauche, avec Denis Pingaud, Ramsay, 1982.

Embargo, Dargaud, 1979.

Jean-Gabriel Fredet

La Guerre secrète des milliardaires de l'art

L'Observatoire

ISBN : 979-10-329-0526-5

Dépôt légal : 2019, octobre

© Éditions de l'Observatoire/Humensis 2019
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

*À Catherine,
sans qui ce livre n'existerait pas*

Introduction

Ils sont riches, célèbres, et rivaux. Pour le public ce sont les nouveaux Médicis.

Clin d'œil à la boulimie d'achats du leader mondial du luxe, les Anglo-Saxons surnomment Bernard Arnault le « loup en cachemire ». S'il poursuit sa percée – en juillet 2019 *Forbes* révélait qu'à la faveur d'une flambée du cours de bourse de son groupe il était passé devant Bill Gates comme deuxième fortune mondiale –, ils pourraient le couronner un jour homme le plus riche de la planète. En attendant que sa collection d'art égale ou dépasse celle du « marchand de bois », surnom que l'*establishment* donnait à François Pinault, son rival, avant qu'il devienne l'une des principales fortunes de France, et l'un des premiers collectionneurs du monde.

Pinault ou Arnault, qui l'emportera ? Dans les affaires, chacun semble avoir trouvé sa place, Arnault comme n° 1 du luxe, Pinault laissant à son fils, François-Henri, le soin de défendre ses couleurs. Mais leur duel se poursuit sur la scène de l'art. Dans un monde où les gagnants du capitalisme

La Guerre secrète des milliardaires de l'art

mondialisé cherchent des marqueurs de leur réussite, une collection d'art contemporain représente la distinction suprême. Le signe d'appartenance à un club dont les membres se distinguent de la banale réussite financière par une présomption de goût et de branchitude. Qui préside ce club est le roi du monde !

Les deux milliardaires qui ferraillent depuis plus de vingt ans pour une couronne à la mesure de leur ego le savent. Course aux trophées, course aux *starchitectes*, coups de fric et coups de Jarnac, les duellistes ont utilisé et utilisent encore toutes les armes, tous les trucs pour conquérir ce titre. Parti le premier, avant que la folie de l'art contemporain ne gagne les foules, François Pinault a longtemps semblé le prétendant le plus légitime. Bernard Arnault a, de son côté, monté une collection d'entreprise représentant d'abord un extraordinaire levier au service d'un empire industriel bâti sur le mariage de l'art et du luxe.

Mais la roue tourne. Souvent jugé selon des stéréotypes, enfermé dans le cliché du riche industriel dénué de toute sensibilité et intrus sur la scène artistique, Arnault a progressivement acquis une légitimité. D'abord en mécénant les grandes expositions des musées nationaux. Ensuite, après son échec avec la société d'enchères Phillips acquise trop chère, en créant sa fondation pour l'art contemporain.

Introduction

Expression de sa volonté de puissance, signature identitaire de son groupe, elle lui a permis de lancer un pont vers le monde *arty*. Dévoilée progressivement, sa collection rejoint petit à petit celles des méga collectionneurs. Avantage Arnault ?

Allergique au statut de fondation, qui l'empêcherait d'affiner sa propre collection au gré de ses goûts, Pinault a suivi un chemin différent. Contraint par la bureaucratie et ses propres contradictions à abandonner son projet pharaonique de musée sur l'île Seguin, propriétaire dès les années 1990 de Christie's, première société de vente aux enchères, il a privilégié une collection, singulière, iconoclaste, avant-gardiste. Collection dévoilée au fil d'expositions thématiques à Venise, où il s'était replié avant de décider de la rapatrier, au cœur de Paris, dans la Bourse de commerce métamorphosée. Avantage Pinault ?

Officiellement, les deux milliardaires ont conclu la paix. Mais le choc de leurs ambitions continue de plus belle. La lutte de ces deux hommes taillés pour la course et n'aspirant qu'à une place, la première, finira-t-elle un jour ? Le Téléthon des milliardaires, déclenché au printemps 2019 pour la reconstruction de Notre-Dame de Paris, augure du contraire. Pas question pour chaque partie de laisser à l'autre le monopole de la générosité (ni du retour sur image !). Donner, c'est bien, mais donner plus que l'autre, c'est

La Guerre secrète des milliardaires de l'art

mieux. Et tant pis s'ils frustrant les petits donateurs désireux, eux aussi, de participer au sauvetage d'un morceau de leur histoire.

La surenchère pour le mécénat de Notre-Dame, nouveau trafic des indulgences, n'est pas la seule tache sur le soleil noir de leur philanthropie. S'ils volent au secours du patrimoine, bâtissent de somptueux musées, financent ou organisent dans leurs murs d'impressionnantes expositions, traitant directement avec le pouvoir, ces deux monstres sacrés ont utilisé toutes les subtilités, tous les subterfuges d'une loi qui coûte cher aux contribuables.

Découvrir et comprendre les raisons de leur passion pour l'art, tenter d'expliquer les ressorts de leur ambition n'a pas été un long fleuve tranquille. Bernard Arnault a joué le jeu, comme sa directrice artistique ou son conseiller le plus proche, l'homme du mécénat. François Pinault, lui, nous a fait savoir que, « flatté par notre demande », il ne souhaitait pas une rencontre. Dans les deux cas, leurs cercles proches se sont montrés d'autant plus ouverts qu'ils n'avaient rien à redouter d'un ancien employeur habitué à manier la crainte pour asseoir son imperium.

Et pourtant... Malgré leur ego, leur appétit de pouvoir et d'argent, leur volonté d'atteindre la première place, leur phobie du public, leur goût du secret, leur obsession de la sécurité, leur affect aussi réduit que

Introduction

leur intelligence est brillante, ces personnalités hors norme ont tout à gagner à expliquer leurs ambitions.

Moyens illimités, sensibilité artistique, concurrence acharnée : immergés par leurs affaires dans le grand bain de la mondialisation et de la modernité, confrontés en permanence à d'autres façons de voir, de vivre, de désirer, les deux mécènes ont été et sont encore les prescripteurs d'un art contemporain. Un art charriant bien sûr excès et défauts, mais qu'en France collectionneurs, élites intellectuelles et même institutions muséales, fascinés par un passé patrimonial prestigieux, ont longtemps sous-estimé ou ignoré. De l'échec du projet de François Pinault à l'île Seguin (traité guère mieux par le maire de Boulogne que celui d'une nouvelle patinoire), jusqu'au refus de la municipalité de Mougins d'accueillir la collection de Frieder Burda, l'une des plus belles du monde – en écho au Salon des refusés –, la France a mis longtemps à relever le défi de la modernité. À devenir contemporaine de son époque.

Les ennemis des deux hommes – ils sont légion – redoutent aujourd'hui leur excès de pouvoir. Les deux tycoons, qui se rêvent en Laurent de Médicis ou en John Rockefeller, ne sont pas des saints. Si l'art a anobli leurs affaires, dopé leurs bénéfices, sculpté leur statue, ils se comportent parfois en prédateurs. Mais les disqualifier pour cause de réussite ou de fortune n'est pas une bonne grille de lecture.

La Guerre secrète des milliardaires de l'art

Face à un État sans discours ni moyens, abandonnant au privé le soin de faire bouger les lignes, ces deux amateurs devenus prescripteurs ont donné une visibilité internationale à certains artistes nationaux, remis le pays sur la scène et le marché de l'art. Ils légueront aussi aux Parisiens deux magnifiques musées (les bâtiments et peut-être, un jour, les œuvres).

Ils ont fait le job et méritent le respect.

Comment ces frères ennemis ont-ils reporté leur duel fratricide sur un terrain où la volonté de puissance rencontre la puissance de la sensibilité, quels ont été les moments forts de leur affrontement, quelle a été leur stratégie, avec quelles armes, quels alliés, quelles ruses, quels pièges : ce livre est l'histoire de leur guerre secrète.

Une guerre dont le gagnant surprise pourrait bien être le public français.

Chapitre I

Duel pour une couronne

Un royaume, celui de l'art. Deux prétendants pour la couronne. Cette guerre oppose deux milliardaires, naguère concurrents en affaires et désormais rivaux dans l'art contemporain. Conflit d'ego, choc de personnalités : l'affrontement est sans merci. À qui profitera ce duel féroce ?

Un air printanier s'engouffre dans les guichets du Louvre. Devant le pavillon Denon, face à la pyramide de Pei, une noria de Mercedes noires déverse un essaim de célébrités sur une volée de marches habillées de rouge digne du Festival de Cannes.

Conviés, ce 10 avril 2017, à un dîner de gala pour découvrir la nouvelle collection de sacs designés par Jeff Koons, l'artiste contemporain le plus cher du monde, les deux cents invités de Louis Vuitton, la marque phare de LVMH, paradent face à une double haie de photographes. Égéries, influenceuses ou artistes au cachet – Cate Blanchett, Emma Stone, Léa Seydoux, Catherine Deneuve, Dior ou

La Guerre secrète des milliardaires de l'art

Vuitton de rigueur –, grands galeristes-marchands – Larry Gagosian et son éternel blazer Armani –, « people » – Jack Lang, Natalia Vodianova, compagne d'Antoine Arnault – écarquillent les yeux. Moins pour l'audace de la démarche, la création de produits design par un artiste mettant son talent au service du luxe, que pour le lieu : un sanctuaire abritant, parmi ses trésors, nombre des chefs-d'œuvre réinterprétés par le New-Yorkais.

Ce n'est pas la première fois que le plus grand musée du monde ouvre ses salles à un « événement » patronné par une entreprise. Comme ses concurrents du Metropolitan Museum ou de la Tate Gallery, les conservateurs de la République ont dû par besoin de financements céder aux pressions de la société du spectacle. Trop désargentés pour ne pas accepter de temps à autre un gros chèque. En général, le choix des commanditaires se porte sur la galerie d'Apollon, quintessence de la grandeur du classicisme français avec ses stucs et son plafond à caissons, dans l'aile qui fait face au pont des Arts. Mais, pour cette soirée, Bernard Arnault, la puissance invitante, a voulu la prestigieuse salle des États, où trône *La Joconde*.

Pour accéder au saint des saints, le président du premier groupe mondial de luxe a plaidé la filiation entre le produit vedette de la nouvelle collection Vuitton, dont il célèbre ce soir le lancement,

Duel pour une couronne

et le clou de la collection muséale, le chef-d'œuvre de Léonard de Vinci. Jean-Luc Martinez, patron du Louvre, a dit oui. Autant pour satisfaire un mécène difficile à éconduire que pour donner le sceau du « plus beau musée du monde » à un show qui, il l'espère, rejaillira sur ses collections et ramènera les touristes étrangers détournés de la ville lumière par les attentats djihadistes.

Confrontation choc. Derrière sa double vitre blindée, Mona Lisa, la femme au sourire énigmatique, la peinture la plus achevée de l'art occidental. À ses pieds, sur un présentoir, un sac à main avec ses déclinaisons (sac à dos, pochette – « Speedy » –, portefeuille et foulard), floqués d'une reproduction de la toile du maître de la Renaissance... agrémentée de fioritures. Sur d'autres présentoirs, essaimés sous la verrière de la salle des États, cinq autres sacs, floqués d'autres chefs-d'œuvre classiques : *Mars, Vénus et Cupidon* du Titien, *La Chasse au tigre* de Rubens, *La Gimblette* de Fragonard et *Champ de blé avec cyprès* de Van Gogh. Sur chacun d'eux, le nom du maître en lettres réfléchissantes encadré d'un côté du monogramme Vuitton réinterprété, de l'autre de la signature de Jeff Koons, auteur de ce design insolite et très kitsch.

L'art du détournement

Le monde du luxe abonde en détournements, emprunts, pastiches. Comme la scène artistique, il adore revisiter, jouer avec les codes, décontextualiser. Chez Vuitton, le flirt entre le luxe et l'art est une vieille histoire. Avec son cocktail de glamour, d'iconoclastie, d'ironie, Koons s'inscrit dans une longue tradition. Avant lui, Stephen Sprouse, Takashi Murakami et Yayoi Kusama ont détourné sans scrupule sacs et bagages Vuitton pour en rajouter les collections. Mais, cette fois, le malletier-commanditaire a frappé fort. Et l'Américain dont la signature emblématique, un lapin gonflable, est reprise en motif sur les anses des sacs, n'y va pas par quatre chemins. Après un rapide coup de chapeau à l'extrême talent des artisans de l'entreprise, leur sens du matériau et de la qualité auxquels il associe son propre travail de décalcomanie, il décrète : « Ces sacs sont de l'art. » Sûr de lui, sans l'ironie ni l'humour qu'on attendrait d'un pasticheur, l'artiste s'autoproclame dans la tradition des grands maîtres classiques, « tous influencés par leurs prédécesseurs », et annonce la réconciliation de l'art populaire avec le « grand » art.

Pourquoi pas... sauf que le geste artistique de l'Américain, qui a la réputation de vendre ses propres œuvres pour compléter sa collection d'art ancien

Duel pour une couronne

(Nicolas Poussin, Gustave Courbet, Fragonard...) est un pâté d'alouette : à lui l'agencement de produits, au demeurant magnifiquement manufacturés par les artisans Vuitton ; aux « masters » (Rubens, Van Gogh ou Titien) la créativité et la vraie valeur ajoutée.

Le génie, si génie il y a, est d'abord commercial et appartient à Vuitton. En donnant carte blanche à un plasticien sans complexe, la marque vedette de LVMH, fidèle à sa réputation de revisiter en permanence sa gamme de produits, instille ce zeste d'air du temps que Koons ou d'autres ont su capter. L'art d'abord ? D'abord le produit. Conformément à la philosophie de Bernard Arnault, ordonnateur de la fête et président de l'empire du luxe, « on ne fait pas rêver des gens avec un cash-flow. L'art doit être un atout pour le futur, une aide pour inventer les produits qui séduiront de nouvelles générations. » C'est une assurance-vie pour le malletier, comme pour les autres entreprises du groupe.

La critique n'aime pas l'arrogance. Elle éreinte le plasticien qui « se contente de recouvrir les cabas et les besaces d'œuvres iconiques d'autres artistes ». Quant aux puristes, ils dénoncent l'imposture de produits comparables aux dérivés vendus dans les boutiques de musées ou aux sacs souvenirs vendus à la sauvette (qualité en plus !).

Ils étrillent cette contrefaçon paradoxale, inventée par une griffe qui ne cesse pourtant d'en dénoncer

La Guerre secrète des milliardaires de l'art

les méfaits ? Tant mieux ! En rejouant la querelle des avant-gardes, les tradis font le jeu de Bernard Arnault, industriel-businessman transformé en protecteur de l'art face au conservatisme du monde ancien.

Alors, à lui la couronne de prince mécène ? Le milliardaire, dont les musées sollicitent le mécénat, a cette fois frappé trop fort. Cherché trop ostensiblement à réconcilier l'art avec les affaires. Le coup d'éclat Jeff Koons tourne à la faute de goût. Trop commercial, pas assez artistique. Arnault perd le jeu et le set. Laissant du même coup le champ libre à son adversaire et concurrent, François Pinault. Avant la prochaine riposte...

Le couvent de San Giorgio

Rien ne remplace une décoration florale pour célébrer un grand moment. Encore faut-il qu'elle soit à la mesure de la fête. En 1992, pour le vernissage de l'hommage à Yves Saint Laurent au musée de la Mode de New York, la curatrice avait prévu une double rangée de roses assorties au tapis rouge. Las ! Les corolles n'avaient pas eu le temps d'éclore. Des dizaines de petites mains ont dû les « ouvrir » à coups de sèche-cheveux...

Ce 10 mai 2017, à Venise, pareille mésaventure a failli gâcher le lever de rideau de la soirée Pinault, au